LE POUR ET LE CONTRE,

COMÉDIE,

En un acte en prose et vaudevilles ;

PAR LE Cn. BOURGUEIL.

PRIX : 12 s., et 15 s. franc de port.

A PARIS,
CHEZ REVOL, Imprimeur-Libraire,
place du Louvre, prés le Muséum.

AN SIXIÈME.

PERSONNAGES.

ELVIRE, jeune veuve.		Cne. LESCOT.
DERCOUR, son amant.		C. HENRY.
DOLBAN, oncle d'Elvire.		C. ROZIERES.
GEORGE	domestiques d'Elvire.	C. CARPENTIER.
ANETTE		Cne. BLOSEVILLE.

La scène est à la campagne, chez Elvire; le théâtre représente un jardin; d'un côté est un pavillon, de l'autre sont des bosquets.

LE
POUR ET LE CONTRE,
COMEDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGE, ANETTE.

(Ils préparent un déjeûné, elle est dans le premier bosquet où elle arrange la table, lui est dans le jardin et remplit une corbeille de fruits.)

GEORGE.

Air : *Il étoit un oiseau gris.*

1er. C.

INQUIET et soupçonneux,
Ou bien joyeux,
L'amour est léger, malin
Ou bien chagrin,
Il change de ton, d'humeur,
Suivant le cœur ;

ANETTE *(achevant le couplet)*.

Et lorsque ce Dieu d'un cœur
Devient vainqueur,
Chacun malgré nous l'apperçoit *(bis)*.
Oui ! plus il se cache mieux on le voit.

GEORGE.

2e. C.

Chez l'amant jeune et naïf,
Il est craintif,

Chez le vieil et sombre époux,
Il est jaloux ;
Chez Anette il est honteux
Et curieux ;

TOUS LES DEUX.

Et lorsque ce dieu, etc.

GEORGE.

3e. C.

A la ville il trompe, il ment,
Le plus souvent :
Au hameau c'est le désir,
Puis le plaisir :
Pour qui d'Anette a le cœur,
C'est le bonheur.

TOUS DEUX.

Et lorsque ce dieu, etc.
(*Elle sort du bosquet.*)

GEORGE.

Je n'ai pourtant appris cette chanson que parce que ton nom s'y trouve et parce qu'il est bien vrai......

ANETTE.

Que si tu avois mon coeur, tu serois heureux.

GEORGE.

J'allois le dire.

ANETTE.

Tu me l'as dit cent fois.

GEORGE.

Il est des choses qu'on se plait à répéter.

ANETTE.

Mais ta chanson dit que chacun s'en appercevroit.

GEORGE.

Et qu'est-ce que cela me feroit à moi, je ne suis pas comme l'amant de notre maîtresse.

ANETTE.

Tu ne l'aimes pas.

GEORGE.

Ce n'est pas que je ne l'aime pas.....

ANETTE (*l'interrompant*).

Voyons, voyons si rien ne manque au déjeuné.

GEORGE.

Non.

ANETTE.

Et les journaux.

GEORGE.

Je les oubliois. (*Il les tire de sa poche, et les lui remet en comptant.*) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.... Il faut que notre maîtresse ait bien de la patience si elle lit tout cela : à quoi cela sert-il ?

ANETTE.

Ces papiers là ?...

Air : *Le lendemain.*

Oh ! rien n'est plus utile :
Par tous ces journaux on sait,
Aux fauxbourgs, dans la ville,
Ce que la veille on a fait :

GEORGE.

Je croirois plus nécessaire
Celui qui chaque matin,
Diroit ce qui doit se faire
Le lendemain.

ANETTE.

Quelquefois ils amusent.

GEORGE.

Tu les lis donc.

ANETTE.

L'article *Spectacles* et l'article *Variétés*... par exemple, cette querelle sur les femmes....

GEORGE.

Elle t'amuse ?

ANETTE.

Quand on en dit du bien, mais par fois aussi on en dit beaucoup de mal.

GEORGE.

C'est qu'il y a du bien et du mal à en dire.

ANETTE.

Comme des hommes.

GEORGE.

Je l'avoue ; et dans l'instant, comme nous parlions de l'amant de notre maîtresse....

ANETTE.

Tu allois m'en dire du mal. Mais pourquoi ? Elvire et lui se conviennent : ils sont tous deux jeunes, aimables, riches.

GEORGE.

Oui.

ANETTE.

Ils s'aiment.

GEORGE.

Hé ! hé !

ANETTE.

La solitude où elle vit.

GEORGE.

C'est une belle chose que la solitude quand on n'y est pas seul.

ANETTE.

Depuis près de quatre mois qu'Elvire s'est retirée dans cette terre, elle n'y a reçu personne....

GEORGE.

Que son amant : aussi y vient-il tous les jours : n'a-t-il pas même loué une chambre chez un fermier des environs pour retourner moins souvent à Paris, et pourtant il n'y a qu'une lieue.

ANETTE.

Preuve de plus, de l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre.

GEORGE.

Je ne doute pas de la sincérité de notre maîtresse.

ANETTE.

Pourquoi douterois-tu de celle de son amant ?

GEORGE.

C'est lui qui l'a engagée à venir dans cette terre.

ANETTE.

Il est vrai.

GEORGE.

C'est lui qui l'empêche d'y recevoir personne, même ses parens.

ANETTE.

C'est encore vrai.

GEORGE.

Quelle peut en être la raison ?

ANETTE.

Cela ressemble à de la jalousie.

GEORGE.

Dans les commencemens rien de plus naturel, le deuil de notre maîtresse duroit encore : mais voilà deux mois qu'il est fini, et toujours elle est retenue ici : elle ne sauroit voir le monde.

ANETTE.

Je pense comme toi, c'est une bizarrerie.

GEORGE.

Il est libre de sa personne ; elle est maîtresse de ses volontés et il ne dit pas un mot de mariage.

ANETTE.

Oui, c'est étrange.

GEORGE.

Ce secret là, depuis qu'il n'est plus utile, me devient suspect.

ANETTE.

J'y ai songé.

GEORGE.

Air : *de la légère.*

Pourquoi taire
Qu'il préfère
Femme en tout digne de plaire,
Pourquoi faire
Ce mystère,
De ses feux
Est-il honteux ?

ANETTE.

Pour quelle vaine chymère
Vouloir cacher en ces lieux,
Qu'Elvire à son coeur est chère
Quand son choix est glorieux ?

GEORGE.

GEORGE.

Deux amans, libres tous deux,
Si leur amour est sincère,
Peuvent-ils craindre les yeux
Des jaloux, des curieux ?

TOUS DEUX.

Pourquoi taire
Qu'il préfère
Femme en tout digne de plaire,
Pourquoi faire
Ce mystère,
De ses feux
Il est honteux ?

GEORGE.

D'ailleurs, si elle étoit mariée, elle retourneroit à Paris, et nous y mêneroit peut-être. Je ne serois pas fâché de le voir, on dit qu'il est si grand.

ANETTE.

Je serois bien aise aussi d'y aller.

GEORGE.

Et puis la curiosité que tout ce mystère excite ; les propos qu'on tient dans les environs.

ANETTE.

Notre maîtresse a confiance en nous, il faut l'avertir.

GEORGE.

Soit.

ANETTE.

Ce matin même.

GEORGE.

Ce matin... mais si tu voulois, nous pourrions mieux faire.

ANETTE.

Comment ?

GEORGE.

Je crains que tu ne me grondes.

ANETTE.

Dis toujours.

GEORGE.

Eh bien ! hier... si je parle tu vas te fâcher.

ANETTE

Je ne sais pas si je me fâcherai quand tu auras parlé, mais il est sûr que je vais me fâcher si tu ne parles pas.

GEORGE.

Je parle : tu sauras donc qu'hier... quelqu'un vient.

ANETTE.

C'est lui.

GEORGE.

Déjà !

SCÈNE II.

DERCOUR, GEORGE, ANETTE.

DERCOUR,

Bonjour Anette ; bonjour George... Elvire n'est peut-être pas encore éveillée.

ANETTE.

Il n'y a pas long-temps.

GEORGE.

Aussi vous arrivez de bonne heure ; il faut que vous vous soyez levé avant le soleil.

DERCOUR.

Eh ! que m'importe le soleil ! c'est un autre astre qui règle mes jours.

Air : du prisonnier.

Tant que je n'ai pas retrouvé
La beauté que mon cœur adore,
En vain le soleil est levé,
A mes yeux il est nuit encore :
Mais sitôt que je la revoi,
Tout s'anime, tout se colore,
Son premier regard est pour moi,
Le premier rayon de l'aurore.

ANETTE.

En ce cas je vais voir s'il fait jour pour vous... Madame, je crois ne tardera pas a descendre, voila son déjeûné que nous venons de préparer. (DERCOUR *va s'asseoir sur un banc en rêvant.*)

GEORGE (*à part à* ANETTE).

Tâche de revenir bientôt.

ANETTE (*à* GEORGE).

S'il s'en va nous parlerons.

GEORGE (*à* ANETTE).

Et je te dirai mon projet.

(*Ils sortent;* GEORGE *par un côté du théâtre,* ANETTE *par l'autre.*)

SCENE III.

DERCOUR (*seul*).

IL faut absolument que j'aille à Paris, moi-même, ce matin, et que demain ces couplets paroissent (*Il tire un papier de sa poche.*). Cette fois mon adversaire a les rieurs pour lui ...... ils ne lui resteront pas... quel dommage de n'oser signer... Mais vingt fois je m'en suis apperçu : si Elvire savoit que dans

cette querelle sur les femmes, c'est moi qui ai pris parti contre elle, elle s'en offenseroit... Et dans le monde! si jamais on apprend, si mes amis découvrent que cet ennemi de l'amour passe sa vie à la campagne à soupirer, que de railleries il me faudra essuyer! je ne pourrai plus me montrer... que ma position est pénible.

Air : *Un amant sensible et discret.*

Il est doux d'entendre louer
Et ses couplets et sa tendresse,
Mais moi je ne puis avouer
Ni ma muse, ni ma maîtresse :
Cacher un si doux sentiment,
N'oser montrer chanson bien faite,
C'est bien cruel pour un amant
Et plus cruel pour un poëte.

Ou cela me mène-t-il ? le deuil d'Elvire est expiré ; sans cette vanité puérile ma félicité seroit assurée ; par une sotte honte je me prive du bonheur de posséder une femme charmante qui m'aime, que j'adore... Mais être hué, baffoué, chansonné... que m'importe!

Air : *J'arrive à pied de province.*

Je renonce à la satyre...
(Il regarde sa chanson.)
Ces couplets sont bien...
Mais toujours railler, médire,
Quel style est le mien!
(Il regarde encore ses couplets.)
Pourtant ce seroit dommage
De brûler cela!
Désormais je serai sage,
Encor ces trois là!

Dieu! Elvire vient!

(Il cache ses couplets et en les mettant précipitamment dans sa poche, il les laisse tomber, sans s'en appercevoir près du bosquet dans un buisson de fleurs.)

SCENE IV.

DERCOUR, ELVIRE, (*en habit du matin*).

ELVIRE.

Eh ! bonjour, mon cher Dercour, quel hasard favorable vous amène si matin ?

DERCOUR.

Je suis obligé d'aller à Paris, et je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous et sans vous demander vos commissions.

ELVIRE.

Vous allez à Paris !... vous m'aviez promis de passer la journée avec moi.

DERCOUR.

Je ne m'arrêterai qu'un instant, et dans moins d'une heure je serai de retour.

ELVIRE.

Mais quelle affaire subite et si pressée... Vous n'en saviez donc rien hier au soir, vous ne m'en avez rien dit.

DERCOUR.

Il est vrai que j'ignorois... c'est cette nuit..

ELVIRE.

Comment cette nuit.

DERCOUR.

Hier soir en rentrant... (*à part*) je ne sais que lui dire !

ELVIRE.

Eh quoi ! de l'inquiétude ! de l'embarras ! vous m'allarmez.. Auriez-vous appris quelque nouvelle fâcheuse ?

DERCOUR.

Non. Oh! non

ELVIRE.

Vous me l'assurez

DERCOUR.

Je vous le proteste.

ELVIRE.

Mais alors pourquoi ce mystère, je dirois presque du trouble ?...

DERCOUR.

Du trouble. Oh!

ELVIRE.

Vous avez des secrets pour moi.

DERCOUR.

Ce n'est point un secret, mais...

ELVIRE.

Non : ce n'est pas un secret, mais c'est une chose que vous ne voulez pas dire.

DERCOUR (*à part.*)

Maudits couplets.

ELVIRE.

Savez-vous qu'il ne tiendroit qu'à moi d'avoir des soupçons.

DERCOUR.

Ciel! que dites-vous ?

ELVIRE.

Oui : cette retraite

DERCOUR.

Près de vous, elle me semble un lieu enchanté.

ELVIRE.

N'y voir que moi ?

DERCOUR.

C'est tout ce qu'il faut à mon bonheur. Quoi ! réellement vous me soupçonneriez ? . . .

ELVIRE.

Comme un autre.

Air : *Fragment d'une Cavatine de Tomeoni.*

Eh ! tout homme est volage,
Aujourd'hui c'est l'usage,
Ce n'est qu'un badinage
Pour votre vanité.
On veut plaire, plaire, plaire,
L'amant le plus sincère
Nous fait par vanité
Une infidélité (*bis*).

DERCOUR.

Mon cœur seroit volage !

ELVIRE.

Eh ! n'est-ce pas l'usage ?

DERCOUR.

Elvire, quel langage !

ELVIRE.

Oui, tout homme est volage.

DERCOUR.

Oh ! c'est un badinage.

ELVIRE.

Oui, c'est un badinage
Pour votre vanité.

DERCOUR.

Vous oseriez cruelle ?. . .

ELVIRE.

Est ce être si cruelle ?

DERCOUR.

Moi, me croire infidèle !...

ELVIRE.

De vous croire infidèle !...

DERCOUR.

Oui, cruelle,
Oui, cruelle,
Oui, soyez sûre, cruelle,
Que je vous suis fidèle !
Croyez-moi.

ELVIRE.

Je vous crois.

DERCOUR.

Croyez-moi,
Croyez-moi.

ELVIRE.

Eh bien, oui ! je vous crois.

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Mais tout homme est volage,
Aujourd'hui, c'est l'usage,
Et c'est un badinage,
Pour votre vanité,
Qu'une infidélité (*bis*).
Une infidélité
Se fait par vanité.

DERCOUR.

Mon cœur seroit volage !
Elvire, quel langage !
Oh ! c'est un badinage,
Je mets ma vanité,
Dans ma fidelité (*bis*).
De ma fidélité,
Oui, je fais vanité.

(*George apporte l'eau pour le thé, et ressort à l'instant. Elvire va s'asseoir dans le bosquet.*)

DERCOUR.

Si je m'en croyois, je lui avouerois tout, et je déchirerois cette chanson.

ELVIRE.

ELVIRE.

Venez donc vous asseoir, vous mangerez bien un fruit.

DERCOUR.

L'heure me presse... (*Il s'assied*) ; mais je ne puis vous laisser un soupçon....

ELVIRE (*en versant le thé*).

Bon ! n'allez-vous pas prendre sérieusement une plaisanterie ?... (*Elle ouvre un journal et y jette les yeux.*) Ah ! il n'y a rien aujourd'hui sur les femmes.... Puisque vous allez à Paris et que vous voulez bien vous charger de mes commissions, sachez donc le nom des deux auteurs qui ont la bonté de se quereller pour nous : déjà vous m'aviez promis de vous en informer. Vous conviendrez que ce démêlé n'a pas le sens commun et que celui qui écrit contre les femmes...... prenez donc une pêche. (*Elle lui en offre une.*)

DERCOUR.

Vous dites que celui qui écrit contre les femmes.....

ELVIRE.

Est ridicule !

DERCOUR (*à part.*)

Les couplets seront déchirés.

ELVIRE.

Au reste il a été bien maltraité, la dernière réponse de son adversaire est charmante.

DERCOUR (*à part*).

Les couplets paroîtront.

ELVIRE (*tenant toujours les journaux et déjeûnant en même temps.*)

Il n'y répond pas aujourd'hui.

DERCOUR (*à part.*)

Il y répondra.

ELVIRE.

Et je doute même qu'il y réponde.

DERCOUR.

Vous croyez.

ELVIRE.

Oui, et il fera bien : la satyre en elle-même est méprisable....

DERCOUR (*à part.*)

Il faut les sacrifier.

ELVIRE.

D'ailleurs la lutte est inégale.

DERCOUR (*à part*).

Ils seront imprimés.

ELVIRE.

Il ne pourra rien répondre, vous dis-je, il est écrasé.

DERCOUR (*à part*).

N'hésitons plus... (*haut en se levant.*) Je vous quitte, je pourrois arriver trop tard.

ELVIRE.

Vous reviendrez ?...

DERCOUR.

Dans une heure.

(*Il lui baise la main et sort avec précipitation.*)

SCENE V.

ELVIRE (*seule : elle regarde sortir* DERCOUR *avec surprise et inquietude.*)

QU'A T-IL ? jamais je ne l'ai vu dans cette agitation .. mais que dis-je ? Oui ! depuis quelque temps je lui remarque de l'inquiétude .... Mes soupçons seroient-ils fondés ? auroit il cessé de m'aimer, lui pour qui j'ai tout quitté, le monde, mes amis, mes parens et cet oncle chéri qui gemit, j'en suis sure, du secret que je lui fais de ma retraite ! que de peines il se sera données pour la découvrir. Ah ! si Dercour cessoit de m'aimer, je sens que je serois bien à plaindre !

(*Elle garde quelques instans le silence.*)

Air : *Amour, seul tu peux assurer.*

1er. Cet

Qu'en amour c'est un sort fatal
De craindre l'inconstance,
Et le seul remède à ce mal,
Est dans l'indifférence :
Mais quand on a reçu des cieux
Un coeur foible et sensible,
Un tel mal est bien douloureux,
Le remède impossible.

2e. Cet.

Non, Dercour n'est point inconstant,
Et ma frayeur est vaine :
Mais combien d'un coeur en aimant
La paix est incertaine !
Tout est pour lui trouble, embarras,
Il flote dans le doute,
Et les maux qu'il ne souffre pas,
Hélas ! il les redoute.

Il ne se peut pas que Dercour me trahisse. (*Elle apperçoit le papier qu'il a perdu.*) Que vois-je ? (*Elle ramasse le papier avec un grand trouble et ne fait qu'y jeter les yeux.*) Des vers ! .... Oui, et de sa main. Seroient-ils de lui ? je ne lui connoissois pas ce talent. Ah ! ce sont des vers qu'il aura fait pour moi Quelle grace, quelle délicatesse dans la manière de me les faire parvenir ! N'oser me les offrir lui-même ! me les faire trouver... là .. comme par hasard ..... au milieu des fleurs. ..... j'étois bien injuste... (*Elle lit quelque chose des couplets*). Mais ... (*elle lit encore*)... mais ... (*elle lit*) Je me trompois fort ! Dercour auroit fait ces couplets ! Je ne puis le croire.

(George *et* Anette *entrent :* Elvire *cache le papier qu'elle tient.*)

SCÈNE VI.

ELVIRE, GEORGE, ANETTE.

(George *et* Anette *au fond du théâtre se font des signes ; aucun des deux ne veut approcher le premier.*)

ELVIRE (*voyant leur embarras.*)

Eh bien ! qu'est-ce ? que voulez-vous ?

GEORGE.

Madame, c'est Anette...

ANETTE.

Oui, Madame, c'est George.

ELVIRE.

Je vois bien que c'est vous et George.

GEORGE.

Madame, c'eet qu'elle a peur...

ANETTE.

Oui, Madame, c'est qu'il craint!..

GEORGE.

Mais notre bonne intention...

ANETTE.

Notre attachement...

ELVIRE.

Ah! je devine... il y a déjà quelque temps que je m'apperçois que vous vous aimez!

GEORGE.

Oh! j'aime Anette, c'est bien vrai.

ELVIRE.

Et Anette t'aime?

GEORGE.

Elle ne dit rien.

ELVIRE.

C'est assez en dire: Vous avez envie de vous marier.

GEORGE.

Moi, j'en ai bonne envie.

ELVIRE.

Et vous venez me parler de votre mariage.

GEORGE.

Non, Madame.

ELVIRE.

Comment!

GEORGE.

Nous venons bien vous parler de mariage, mais ce n'est pas du nôtre.

ELVIRE.

Et du quel donc?

ANETTE.

Madame, c'est...

ELVIRE.

C'est?

GEORGE.

Madame, c'est du vôtre.

ELVIRE.

Du mien!

ANETTE.

Nous vous aimons tant, George et moi! nous n'avons le bonheur de connoître Madame que depuis qu'elle est dans cette campagne, mais nous lui sommes attachés comme si nous l'avions connue toute notre vie.

ELVIRE.

Mais que voulez-vous dire? qui? comment? depuis quand parle-t-on de mon mariage?

GEORGE.

C'est parce qu'on ne vous en parle pas que nous vous en parlons

ANETTE.

Oui, vraiment; car, voyez-vous...

Air :

De George qui me fait l'amour,
Si vous soupçonniez la constance,
Si l'ingrat pouvoit quelque jour,
Se jouer de ma confiance;
Vous m'en avertiriez, je crois,
Je sais qu'Anette vous est chère,
Et ce que vous feriez pour moi,
Pour vous, ne dois-je pas le faire?

GEORGE.

Et c'est que nous ne sommes pas les seuls encore.

ELVIRE.

Pas les seuls.

GEORGE.

Non ! dans le voisinage. .

ELVIRE.

Eh bien ! dans le voisinage...

GEORGE.

On sent bien que Madame ne peut pas demander quelqu'un en mariage, mais on s'étonne que ce quelqu'un ne demande pas en mariage, Madame : tout franchement, Anette et moi, nous avons peur qu'on ne vous trompe, et nous en serions fâchés.

ELVIRE (*à part*).

Dieu !... et ce sont mes domestiques ! (*haut*) Je connois votre attachement pour moi, je sais qu'il est sincère ; je vous pardonne donc l'excès de votre zèle, mais il est indiscret : prenez-y garde. (*Elle sort*)

SCENE VII.

GEORGE, ANETTE.

GEORGE.

Nous voilà bien récompensés.

ANETTE.

Nous méritons ce qui nous arrive, et elle a eu raison.

GEORGE.

Comment donc ?

ANETTE.

Air : *On accuse nos jeunes gens.*

1er. Cet.

Nous avons affligé son cœur,
Nous devions le prévoir d'avance ;
Alors qu'on chérit son erreur,
De la vérité l'on s'offense ;
Il faut, même avec ses amis,
Par fois n'être pas trop sincère
Et ne jamais donner d'avis
Que ceux qui peuvent plaire.

2e. Cet.

Ah ! de détours on peut user
Avec la femme qui nous aime,
Il est aisé de l'abuser
Puisqu'elle s'abuse elle-même :
La raison fait de vains efforts,
Et blesse plus qu'elle n'éclaire,
On ne veut pas trouver de torts
A l'amant qui sait plaire.

GEORGE.

Aussi c'est ta faute ; avant de venir ici, que ne m'as tu permis de bien t'expliquer mon projet : il valoit mieux.

ANETTE.

C'est encore pis ; et cette fois elle ne nous pardonneroi pas.

GEORGE.

Tu ne m'as pas entendu.

ANETTE.

Je n'aime pas tout cela.

GEORGE.

C'est un brave homme.

ANETTE.

Est-il jeune ?

GEORGE.

Il n'est pas vieux.

ANETTE.

Est-il beau ?

GEORGE.

Il n'est pas laid.

ANETTE.

Est-ce qu'il seroit amoureux ?

GEORGE.

Voilà comme vous êtes vous autres : est-il jeune, est-il beau, est-il amoureux ?..... Il a bien de la curiosité et souvent l'amour commence par là.

ANETTE.

Ne t'a-t-il rien dit de notre amant ?

GEORGE.

Non ! je crois qu'il ignore que quelqu'un vient ici : mais il a entendu parler de notre maîtresse, de la retraite où elle vit ; il a su que j'étois à elle ; il m'a épié, m'a acosté, m'a demandé le nom d'Elvire ; je lui ai dit celui qu'elle a pris depuis qu'elle est ici ; cela ne l'a pas contenté ; il m'a prié de le faire entrer.

ANETTE.

Mais à quoi cela servira-t-il ?

GEORGE.

S'il fait connoissance avec Madame, le jeune Dercour pourra devenir jaloux, et cela le forcera à s'expliquer.

ANETTE.

Et tu as promis....

GEORGE.

Air : *de la croisée.*

Il ne demande qu'un instant,
Ou pour la voir ou pour l'entendre,
Et m'a donné.... (*Il montre une bourse.*)

ANETTE.

Quoi ! de l'argent.

GEORGE.

Je n'ai jamais pu m'en défendre.

ANETTE.

C'est très-mal fait, tu l'avoueras :

GEORGE.

Oui, je n'aurois pas dû le prendre,
Mais je voudrois bien n'être pas
Obligé de le rendre.

Tu vois bien qu'il faut que je tienne ma promesse.

ANETTE.

Tu oserois.

GEORGE.

C'est fait : je lui ai donné la clef de la petite porte là bas... et si je faisois un signal... tiens, comme cela. (*Il frappe deux fois dans ses mains.*)

ANETTE.

On ouvre.

GEORGE.

C'est lui.

ANETTE.

Je me sauve. (*Elle sort en courant.*)

SCENE VIII.

GEORGE (*seul*).

Anette, Anette... Comment faire à présent?... Et si elle alloit tout dire.

SCÈNE IX.

DOLBAN, GEORGE.

DOLBAN (*entrant avec mystère.*)

Tu vois que je suis exact.

GEORGE (*à part*).

Que trop.

DOLBAN.

Et prudent. Eh bien, tiendras-tu ta parole? Pourrai-je entrevoir ta maîtresse?

GEORGE (*avec embarras*).

Je l'espère.

DOLBAN.

Sans doute tu as mis Anette dans nos intérêts!

GEORGE.

Anette!

DOLBAN.

Tu m'as dit que rien ne te seroit plus facile!

GEORGE.

Oui! oui, Annette dans ce moment même s'occupe peut-être de nous (*à part*) de nous trahir.

DOLBAN.

Mais qu'as-tu ? d'où vient cet embarras ?

GEORGE.

Je vais vous le dire franchement : il n'y a pas moyen aujourd'hui de vous introduire dans la maison ; ici, vous ne pourrez pas y rester long-temps, et comme ce matin notre maîtresse a quelque chose en tête, je crains bien qu'elle n'y vienne pas, pendant que vous y serez..... (*à part*) je crains bien plus d'être obligé de rendre l'argent.

DOLBAN (*à part*).

Il seroit cruel de ne pouvoir éclaircir mes doutes : (*haut*) quel âge à ta maîtresse ?

GEORGE.

Vingt-trois ans.

DOLBAN.

Elle est venue depuis....

GEORGE.

Depuis que son mari est mort et il y a de cela quinze mois.

DOLBAN.

Tu m'as dit que son mari avoit...

GEORGE.

Cinquante ans plus qu'elle.

DOLBAN.

Quel peut être le motif de sa retraite ?

GEORGE.

Je l'ignore.... (*à part*) je le sais bien, mais je ne veux pas le lui dire.

DOLBAN.

Une jeune veuve, dont le mari avoit cinquante ans plus qu'elle, cela n'est pas naturel ! Ah ! je devine ; elle aura quelque peine d'amour ; quelque perfide l'aura trompée...

GEORGE.

Il pourroit en être quelque chose (*à part*). Il est fin.

DOLBAN.

Et le désespoir s'en sera mêlé.

Air : *si des galans de la ville.*

Aisément femme s'irrite,
Et dans un dépit jaloux,
Parce qu'un amant la quitte,
Elle veut les quitter tous.

Croit-elle être plus paisible,
En fuyant loin du trompeur ?
Quand on est jeune et sensible
On ne peut pas fuir son cœur.

Tendres beautés qu'on irrite,
Ah ! point de dépit jaloux,
Parce qu'un amant vous quitte,
Faudra-t-il les quitter tous ?

Brûlez d'une ardeur nouvelle,
Et dès qu'il l'a mérité,
Vengez-vous d'une infidèle,
Par une infidélité.

Tendres beautés qu'on irrite,
Laissez les dépits jaloux,
Parce qu'un amant vous quitte,
N'allez pas les quitter tous.

GEORGE.

Cela seroit plus sage.

DOLBAN.

Mais ta maîtresse ne vient pas.

GEORGE.

Si vous vouliez revenir demain.

DOLBAN.

Je retourne ce soir à Paris.

GEORGE (*à part*).

Je suis ruiné

DOLBAN (*à part*).

Plus je pense à ce qu'il m'a dit, à ce que j'ai recueilli, plus je me conforme dans le soupçon que c'est ma nièce ! que d'inquiétudes elle m'a causées.

GEORGE.

Paix ! paix !... on vient !... c'est elle !

DOLBAN.

Où ?... où ?...

GEORGE.

Cachez-vous là ! (*Il le pousse au fond du bosquet.*) Surtout ne me trahissez pas. (*Il entre aussi dans le bosquet.*

SCENE X.

ELVIRE, DOLBAN ET GEORGE.

(*Elvire entre lentement et tristement.*)

DOLBAN (*en l'appercevant*).

C'EST elle !... c'est elle. (*Il fait un mouvement pour sortir du bosquet.*)

GEORGE (*l'arrêtant*).

Ne vous montrez pas.

ELVIRE (*assise sur un banc vis-à-vis du bosquet, mais en face du théâtre*).

Qu'il me tarde qu'il soit de retour !.. combien je souffre !..

DOLBAN.

Elle souffre... (*Il veut encore sortir du bosquet*).

GEORGE (*l'arrêtant*).

Arrêtez..

ELVIRE.

Air : *Le connois-tu, ma chère Eléonore.*

Ah ! tour à tour mon cœur craint, il espère,
Mon coeur espère et tremble tour à tour !
Il me sembloit si tendre et si sincère,
Non, on ne peut ainsi feindre l'amour. (*bis*)

DOLBAN.

Il faut que je lui parle.

GEORGE (*l'arrêtant encore.*)

Songez à ce que vous m'avez promis... Vous allez me perdre.

DOLBAN.

Tu me retiens en vain, je lui parlerai. (*Il sort du bosquet.*)

GEORGE.

Je me sauve. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ELVIRE, DOLBAN.

ELVIRE (*entendant du bruit se lève avec précipitation.*

UN homme ici !

DOLBAN.

Votre oncle, ma chère nièce !

ELVIRE.

Dieu !... mon oncle ! et quel hasard...

DOLBAN.

Ma nièce, embrassez-moi (*Il l'embrasse*), c'est le hasard en effet; un grand hasard m'a conduit dans votre retraite! mais vous! comment avez-vous pu quitter le monde? abandonner ainsi un oncle qui vous aime! si vous saviez!...:

ELVIRE.

Ah! pardon : je me suis souvent reproché les peines que j'étois sure de vous causer.

DOLBAN.

Ne parlons pas de mes peines, parlons des vôtres; car je viens de vons entendre, vous en avez!

ELVIRE.

Je suis agitée, il est vrai; mais dans ce moment que pourrois-je vous dire? je ne sais moi-même ce que je dois craindre; ah! soyez certain que si ce que je redoute, m'arrive, je déposerai mes chagrins dans votre sein.

DOLBAN.

Mon coeur vous sera toujours ouvert.

ELVIRE.

Vous n'êtes pas changé! toujours bon,..... et sans doute toujours gai.

DOLBAN.

Je fuis l'ennui le plus que je puis; je vais de la ville à la campagne, de la campagne à la ville; je cours beaucoup, mais que voulez vous? c'est notre destin.

Air : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

Chacun de nous en fournissant sa course,
Sans cesse court de la crainte à l'espoir;
On court au bal, au spectacle, à la bourse,

On court enfin du matin jusqu'au soir :
C'est le bonheur qu'on poursuit à la ronde,
Jeunes et vieux, les sages et les foux,
Tous après lui nous courons dans ce monde,
Mais le bonheur court plus vîte que nous.

ELVIRE.

Il n'est que trop vrai.

DOLBAN.

Si on ne trouve pas le bonheur, on trouve le plaisir qui en dédommage. Pour moi, je ne le laisse pas échapper; vous ne devineriez pas à quoi je m'amuse! Croiriez-vous que je me suis fait auteur ?

ELVIRE.

Vous, mon oncle.

DOLBAN.

Oui, ma nièce ! lisez-vous les journaux ?

ELVIRE.

Quelquefois.

DOLBAN.

Avez-vous vu cette querelle sur les femmes ?

ELVIRE.

J'en ai là quelque chose.

DOLBAN.

Eh bien ! c'est moi qui écris...

ELVIRE.

Contre elles !

DOLBAN.

Non, vraiment ! pour elles.

ELVIRE.

Je reconnois là votre galanterie, mais vous les flattez un peu.

DOLBAN.

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

1er. Cet.

Eh ! puis-je, mon amie,
Leur offrir trop d'encens ?
Je leur dois de ma vie
Les plus heureux instans.
Dans ma vive jeunesse,
J'avois ardeur, desir,
A ma froide vieillesse
Reste le souvenir ;
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

2e. Cet.

La prude, la coquette,
M'ont désolé souvent,
Mais combien je regrette,
Ces rigueurs, ce tourment !
Oubliant les allarmes
Qu'elles m'ont fait souffrir,
Quelquefois de leurs charmes,
J'ose me souvenir,
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

3e. Cet.

La maîtresse jolie
Qui charmoit mon printemps,
Aujourd'hui mon amie,
Console mes vieux ans :
Nos cœurs faits pour s'entendre
Savent encore jouir
D'un sentiment plus tendre
Par un doux souvenir ;
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

ELVIRE (*à part*).

Il me vient une idée ! je pourrai éclaircir mes soupçons... (*haut*) Votre adversaire n'est pas si galant que vous : j'ai vu des morceaux de lui.

DOLBAN.

Bon ! c'est un fou.

ELVIRE.

Comment !

DOLBAN.

Eh oui ! il est inimaginable, quand le défenseur des femmes est une barbe grise comme moi, que celui qui les attaque soit un jeune homme.

ELVIRE.

Mon cher oncle ! vous ne craignez plus rien des femmes et vous en dites du bien, c'est tout simple ; mais votre adversaire n'a peut-être pas les mêmes motifs pour être indulgent.

DOLBAN.

Que peut-il craindre des femmes, puisqu'il les hait et les fuit.

ELVIRE.

Vous le nommez ?

DOLBAN.

Le connoîtriez-vous ? Dercour.

ELVIRE.

Dercourt.... (*à part*) Je ne me trompois pas......
(*haut*) Et ce Dercour hait et fuit les femmes !

DOLBAN.

Oui ! c'est un aimable garçon, mais qui a une prévention contre l'amour... Il ne le connoit pas, et ne le connoîtra jamais.

ELVIRE.

Vous croyez !

DOLBAN.

Beaucoup de femmes ont essayé de lui plaire, aucune

n'a réussi, aucune ne réussira : il voudroit aimer maintenant qu'il n'oseroit plus ; il faut bien qu'il soutienne le personnage qu'il a pris dans le monde ; s'il se démentoit, il seroit accablé.

ELVIRE (*à part*).

Je vois ! c'est une affaire de vanité.

DOLBAN (*qui l'a entendu*).

Oui, oui, c'est affaire de vanité ; il en a beaucoup.

ELVIRE (*à part*).

J'aime mieux que ce soit cette raison là.... pourtant je suis piquée !

DOLBAN.

Que dites-vous ? cette insensibilité vous pique ! Ah ! il seroit plaisant que la difficulté de la conquête vous inspirât le desir de la tenter : je serois bien aise que ce motif vous ramenât à la ville, mais je ne vous conseille pas de vous y jouer.

ELVIRE.

Certainement mon oncle, je n'oserois assez présumer de mon foible mérite.

DOLBAN.

Point de fausse modestie ; vous êtes fort aimable, mais toute aimable que vous êtes vous ne réussiriez pas plus qu'un autre.

ELVIRE.

Vous êtes sûr ?

DOLBAN.

Très-sûr ; et si vous m'en croyez, vous n'exposerez pas vos charmes à cette humiliation.

ELVIRE (*regarde dans le jardin et appelle*).

George !

SCENE XII.

DOLBAN, ELVIRE, GEORGE.

ELVIRE (*à part à* George).

Sitôt que Dercour arrivera, tu viendras m'avertir.

GEORGE.

En ce cas, Madame, je vous avertis, car je viens de le voir descendre de cheval à la grande grille.

ELVIRE.

Vas lui dire que je l'attends ici. (*George sort.*)

SCENE XIII.

DOLBAN, ELVIRE.

ELVIRE.

Mon oncle, entrez dans ce pavillon.

DOLBAN.

Ma nièce, et pourquoi ?

ELVIRE.

Entrez, vous dis-je ! regardez, écoutez, mais surtout ne vous montrez pas.

DOLBAN.

En vérité, ceci ressemble à une aventure.

ELVIRE.

Elle pourra vous divertir.

(Dolban *se cache dans le pavillon.*)

SCÈNE XIV.

ELVIRE ET DOLBAN (*dans le pavillon.*)

ELVIRE.

ME voilà rassurée sur sa fidélité ; mais je ne suis pas contente.... il rougiroit de son amour.

SCENE XV.

ELVIRE, DERCOUR, DOLBAN (*caché*).

(DERCOUR *entre d'un air inquiet, cherchant le papier qu'il a perdu ;* ELVIRE *est allé s'asseoir dans le bosquet sur le devant de la scène, vis-à-vis du pavillon.*)

DOLBAN (*à part dans le pavillon, en voyant entrer* DERCOUR.)

EN croirai-je mes yeux ! c'est lui, c'est Dercour. Quelle rencontre !

ELVIRE.

Vous voilà de retour, Monsieur, allons, vous êtes de parole.

DERCOUR.

Je vous avois promis de n'être pas plus d'une heure. (*Il cherche toujours.*)

ELVIRE.

Vous paroissez mécontent : auriez-vous à vous plaindre de votre voyage ?

DERCOUR.

Je n'ai pas lieu d'en être très-satisfait... mais c'est une chose si peu importante....

ELVIRE.

Parlons d'autre chose. Je gage que vous ne m'avez pas tenu votre promesse et que vous ne me direz pas les noms des deux qui écrivent pour et contre les femmes.

DOLBAN (*à part*).

Certes non, il ne le dira pas.

DERCOUR.

Je suis resté trop peu de temps... d'ailleurs pourquoi vous occuper de cette querelle et de ses auteurs.

ELVIRE.

J'ai un désir extrême de les connoître, et même vous le dirai-je ? j'ai un soupçon.

DERCOUR.

Un soupçon.

ELVIRE.

Sur vous.

DERCOUR.

Sur moi.

ELVIRE.

Je crois que vous connoissez ces auteurs.

DOLBAN (*à part*).

Très-bien.

DERCOUR.

Pourquoi vous cacherois-je ?... (*à part*) Je ne sais ce que je dis.

ELVIRE.

L'un d'eux est sûrement de vos amis.

DERCOUR.

De mes amis !

ELVIRE.

Un ami particulier.

DOLBAN (*à part*).

Très-particulier.

ELVIRE.

Et comme vous savez que je désapprouve cette querelle, vous ne voulez pas me le nommer pour ne pas lui nuire dans mon esprit. Allons, convenez que j'ai deviné.

DERCOUR.

En vérité, c'est une chose dont je ne puis convenir.... (*à part*) Les aurois-je perdus ici ?

ELVIRE.

Mais que cherchez-vous donc ? Ah ! seroient-ce ces couplets que j'ai trouvés tantôt, après que vous avez été sorti ?

DERCOUR.

Vous avez trouvé ces couplets..... (*à part*) Quelle étourderie !

ELVIRE.

J'ai voulu les chanter, mais je ne me suis pas rappelé l'air, vous le savez : chantez-les moi.

DOLBAN (*à part*).

Ecoutons.

DERCOUR.

C'est une plaisanterie.

ELVIRE.

Non ! c'est très-sérieusement que je vous en prie.

DERCOUR.

Je chante si mal.

ELVIRE.

Eh non ! d'ailleurs pour moi !.... Craignez-vous qu'on ne vous écoute ?

DERCOUR.

Oh ! de grâce, dispensez-moi.

ELVIRE.

Prenez garde... je pourrois bien étendre mes soupçons...

DERCOUR (*avec précipitation.*)

J'obéis.... (*Il prend les couplets.*) (*à part.*) Maudite étourderie.

ELVIRE.

Je vous écoute.

DERCOUR.

Air : du Cte Vachon

1er. Cet.

Lycidas contre moi des femmes...

DOLBAN (*à part*).

Ceci me regarde.

DERCOUR.

Défend et l'esprit et l'humeur ;
En vérité, je plains ces dames
D'avoir un pareil défenseur.
De leur cœur, de leur caractère,
Peut-être, amis, je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,
Si Lycidas
N'en parloit pas.

ELVIRE.

Cela n'est pas très-poli.

DOLBAN (*à part*).

Surtout pour moi.

ELVIRE.

Allons, le second couplet.

DERCOUR.

2e. Cet.

Pour la grace, simple et facile,
Pour la gaîté, le sentiment,
Des femmes on vante le style,
Mais sans les lire, assez souvent;
Comme exemple on cite Glycère,
De ses talens je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,
Si Lycidas
N'en parloit pas.

DOLBAN (*à part*).

Mais.... est-ce de lui qu'on se joue ou de moi ?

(DERCOUR *veut mettre le papier à sa poche.*)

ELVIRE.

Il y a encore un couplet.

DERCOUR.

En voilà bien assez !

ELVIRE.

Non ! non ! je n'en veux rien perdre.

DERCOUR (*à part*).

Je souffre le martyre.

3e. Cet.

L'amour, ce maître de la terre,
Tôt ou tard doit nous enflammer;
C'est un plaisir, dit-on, de plaire,
C'est un plaisir plus grand d'aimer.
Aimer une femme et lui plaire,
De ce bonheur je ferois cas,
Si Lycidas
N'en parloit guère,

Si Lycidas
N'en parloit pas.

DOLBAN (*à part*).

Celui-là n'est pas mon affaire.

ELVIRE.

Ce dernier couplet est d'un homme peu sensible.

DERCOUR.

Ce peut bien n'être qu'un jeu d'esprit ; on dit souvent en badinant ce qu'on est loin de penser.

ELVIRE.

D'ailleurs les couplets sont mauvais.

DERCOUR.

Mauvais.

ELVIRE.

Oui !

DERCOUR.

Ils peuvent exprimer des sentimens repréhensibles : mais pour mauvais, je ne les crois pas mauvais.

ELVIRE.

Comme vous prenez feu ! quand vous en seriez l'auteur !... Je serois tenté de le croire : mais je vous l'avoue, Dercour, j'en serois offensée ; vous m'auriez trompée ; vous auriez fait plus, vous m'auriez sacrifiée à votre vanité; vous rougiriez de votre tendresse pour moi.

DERCOUR.

Elvire, je vous aime, je vous adore ; ma vie est à vous et mon bonheur est dans mon amour.

DOLBAN.

Peste ! quel ennemi des femmes.

ELVIRE.

Je veux bien ne pas approfondir ceci : mais j'exige....

DERCOUR.

Ah ! parlez.

ELVIRE.

Que vous répondiez à ces couplets.

DERCOUR.

Moi !

ELVIRE.

Par trois autres couplets ! vous n'avez que ce moyen de me dissuader ; et je ne vous donne qu'un quart d'heure.

DERCOUR.

Vous voulez que sur le champ... en un quart d'heure...

ELVIRE.

Je serai indulgente ; c'est ma condition ; faites ce que je demande ou nous sommes brouillés pour la vie.

DERCOUR.

Comment vous refuser.

ELVIRE.

Tenez, voilà la clef de mon cabinet ; vous y trouverez des plumes, du papier, tout ce qu'il vous faut. Le lieu pourra vous inspirer, j'espère.

DERCOUR.

Vous me promettez beaucoup d'indulgence....

ELVIRE.

Oui ; mais je ne vous donne qu'un quart d'heure, songez-y.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

ELVIRE, DOLBAN. (*Il sort du pavillon en riant aux éclats.*)

ELVIRE.

EH bien ! mon oncle.

DOLBAN.

Hé bien ! ma nièce.

ELVIRE.

Le voilà cet ennemi de l'amour ; aucune femme ne sauroit lui plaire ; je l'essayerois en vain.

DOLBAN.

Ma chère nièce, je ne suis au prix de vous qu'un sot ; mais je ne suis pas le seul : convenez pourtant que j'ai bien fait de prendre le parti de dire du bien des femmes, car si on vouloit en dire du mal...

ELVIRE.

On en auroit trop à dire, n'est-ce pas ?

DOLBAN.

Mais de qui vous moquiez-vous ici ?

ELVIRE.

Je sens mon oncle que votre position....

DOLBAN.

J'en ai ri comme un fou !

ELVIRE.

D'ailleurs....

Air : *A Paris et loin de sa mère.*

J'aime Dercour, je le confesse,
Et je n'ai pu voir sans douleur

Que l'amour propre à la tendresse
Ait osé disputer son cœur.
Une assez légère vengeance,
Pourra corriger l'indiscret ;
Ah ! mon cher oncle, en conscience,
Dites, dites-moi n'ai-je pas bien fait,
N'ai je pas bien fait ?

DOLBAN.

Même air.

Aux agrémens de la jeunesse,
Dercour joint des moeurs, de l'honneur,
Mais l'amour propre à la tendresse
Doit être immolé dans son coeur :
Si votre plaisante vengeance,
Peut corriger cet indiscret,
Ma chère nièce, en conscience
Dites, dites que vous avez bien fait,
Vous avez bien fait.

SCENE XVII.

ELVIRE, DOLBAN, ANETTE.

ANETTE. (*Elle arrive en courant*)

AH ! Madame, montez dans votre cabinet ; jamais je n'ai vu un homme dans cet état.

ELVIRE.

Qu'a-t-il ?

ANETTE.

Il s'asseoit, il se lève, il écrit, il déchire le papier, il frappe du pied, se mort les doigts, va, vient, court, crie.....

DOLBAN.

Oh ! ce n'est rien.

ELVIRE.

L'enthousiasme.

DOLBAN.

Le délire poétique ; et puis un poëte satyrique obligé de louer...

ELVIRE.

C'est pénible.

DOLBAN.

Ce pauvre garçon.

ELVIRE.

Son embarras me fait pitié.

DOLBAN.

Il a mérité ce qui lui arrive, c'est Minerve qui se venge.

ANETTE.

Je le vois qui vient.

ELVIRE.

Mon oncle c'est à vous à le recevoir.

DOLBAN.

Volontiers.

ELVIRE.

Mettez-vous là.

(DOLBAN *reste sur le devant du théâtre* ; ELVIRE *se retire dans le fond avec* ANETTE)

SCENE XVIII.

DOLBAN (*dans le bosquet*), DERCOUR.

DERCOUR (*en entrant sans voir* DOLBAN).

Vous serez au moins satisfaite de ma promptitude.... (*Il approche du bosquet et voit Dolban.*) Dieux ! (*Il cache le papier qu'il tient.*)

DOLBAN (*sortant du bosquet*).

Eh ! bonjour mon cher Dercour.

DERCOUR (*à part*).

Quelle funeste rencontre !

DOLBAN.

Vous voilà bien surpris, mais votre étonnement va cesser quand vous saurez que nous sommes chez ma nièce.

DERCOUR.

Elvire !.... votre nièce ?

DOLBAN.

Elle-même.

DERCOUR (*à part*).

Je suis perdu.

DOLBAN.

Quel plaisir j'ai eu de la retrouver !... Ah çà ! nous dînons ensemble ; voilà bien assez long-temps que nous ne nous disputions qu'avec la plume ; mais aujourd'hui à dîner, Elvire sera notre juge.

DERCOUR.

Gardez-vous en bien.

DOLBAN.

Pourquoi ?

DERCOUR.

Devant une femme....

DOLBAN.

Qu'importe ?

DERCOUR.

Dire du mal des femmes ; vous sentez bien que je trahirois ma cause par délicatesse.

DOLBAN.

Vous auriez cette foiblesse là.

DERCOUR.

Je vous en prie ne parlons pas de tout cela, et surtout ne dites pas que je suis l'auteur...

DOLBAN.

Savez-vous que voilà de la modestie bien mal placée: ce que vous avez fait peut bien s'avouer et je veux vous en faire honneur auprès de ma nièce, elle en sera charmée.

DERCOUR.

Elle en sera offensée.

DOLBAN.

Non. Ce n'est pas une femme comme une autre ; il faut même que je vous sache aussi affermi dans vos principes que vous l'êtes, pour n'être pas fâché que vous ayiez fait sa connoissance : tout autre risqueroit sa liberté auprès d'elle. Mais vous ! bah !... je suis sûr que vous n'avez rien risqué : elle n'a fait aucune impression sur votre cœur, n'est-ce pas ?

DERCOUR (*à part*).

Sont-ils d'accord pour me jouer ?... (*haut.*) Promettez-moi le secret.

DOLBAN.

Voilà ce que je ne me promets surement pas.

SCÈNE XIX.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE.

ELVIRE (*en entrant*).

EH bien ! mon cher Dercour, ces couplets.....

DOLBAN.

Des couplets.

ELVIRE.

Qu'il a faits à ma prière.

DOLBAN.

Il les fait bien.

DERCOUR.

C'est une plaisanterie faite par soumission, mais qui n'amuseroit pas Dolban.

DOLBAN.

Au contraire, je suis sûr que cela m'amusera beaucoup... Cependant si je gêne......

ELVIRE.

Non mon oncle, non : vous connoissez les auteurs, il faut les prier.

DERCOUR (*à part*).

Ils sont d'intelligence.

ELVIRE (*à part à* DERCOUR).

Ou brouillés pour la vie, vous savez.

DERCOUR.

J'obéis encore. (*Il tire le papier.*)

ELVIRE.

Un moment. (*A Anette.*) Aappellez George.

ANETTE.

Le voici, George.

SCENE XX.

DOLBAN, ELVIRE, DERCOUR, ANETTE, GEORGE.

GEORGE.

Me voilà.

ELVIRE.

Préparez un cheval et disposez-vous à aller à Paris.

GEORGE.

A Paris !

DERCOUR.

A Paris.

DOLBAN.

A Paris.

GEORGE.

Je ne demande pas mieux. (*Il sort.*)

SCENE XXI.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE.

DERCOUR.

Ce voyage...

ELVIRE.

Vous inquiète... vous saurez mes raisons.

DOLBAN.

Oui, oui ! on vous expliquera cela ; chantez toujours.

DERCOUR.

Puisqu'on l'exige.

Air : *du Citoyen* VACHER.

1er. Cet.

Des femmes plus d'un censeur,
Se montreroit moins austère,

S'il pouvoit trouver leur coeur
Moins fier pour lui, moins sévère :
Contre elles son vain dépit
Fait parler la médisance ;
Toujours le mal qu'il en dit
Prouve le bien qu'il en pense.
(*Tous répètent le refrein.*)

DOLBAN.

Ce n'est pas là votre style ordinaire ; je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.... Y en a-t-il encore ? (*Il regarde.*) encore deux ; je veux chanter le second. (*Il prend le papier.*

2e. Cet.

Coquette, comme à vingt ans,
La sage et rigide Ismène
Qui voit fuir tous les amans,
Contre l'amour se déchaîne ;
Lise que partout on suit,
Souffre de sa médisance,
Oui, mais le mal qu'elle en dit,
Prouve le bien qu'elle en pense.
(*Ils répètent le refrein.*)

ELVIRE.

Je vais chanter le troisième.

DERCOUR.

Ah ! permettez que ce soit moi. (*Il reprend le papier.*)

3e. Cet.

Celle qui m'a su charmer,
En tous lieux faite pour plaire,
Pourroit seule désarmer
Le censeur le plus sévère.
A l'enjoument, à l'esprit,
Elle joint grace, décence ;
C'est du bien que l'on en dit,
C'est du bien que l'on en pense.
(*Tous répètent le refrein, excepté Elvire.*)

DOLBAN.

Pas mal du tout.

SCENE XXI.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR, ANETTE, GEORGE.

GEORGE (*en botte, un fouet à la main.*)

Me voilà.

ELVIRE.

Tu vas porter ces couplets à Paris.

DERCOUR.

A Paris mes couplets.

ELVIRE.

J'exige qu'ils soient insérés dans un journal.

DERCOUR.

Vous auriez cette cruauté.

ELVIRE.

J'exige de plus que vous les signiez.

ANETTE.

Je vais chercher l'écritoire. (*Elle va en prendre un dans le pavillon.*)

ELVIRE (*à part*).

Voyons quel parti il prendra.

GEORGE.

Mais où pourrai-je trouver un journal ?

DOLBAN.

C'est bien difficile. . . . à tous les coins de rue.

ANETTE.

Voilà l'écritoire.

(Dercour *s'approche de la table et signe.*)

DOLBAN (*à Elvire.*)

Ma nièce vous poussez la vengeance un peu loin.

DERCOUR (*à George*).

voilà les couplets signés ; voilà l'adresse d'un journal, pars.

ANETTE.

Reste ; le dernier mot n'est pas dit.

GEORGE.

Ah çà ! partirai-je, resterai-je ? l'un me dit vas, l'autre arrête.

DERCOUR.

Pars !

ELVIRE.

Reste. (*Elle reprend les couplets.*)

(Anette *sort avec* George.)

SCENE DERNIERE.

ELVIRE, DOLBAN, DERCOUR.

ELVIRE.

Non ! les couplets ne seront pas imprimés ; mais convenez que je me devois cette petite vengeance.

DERCOUR (*à genoux.*).

Je sens tous mes torts ; puissai-je obtenir le prix de mon repentir !

DOLBAN.

Ce prix sera sa main, et tout mon bien sera dot.

ELVIRE.

Ah ! mon oncle.

DERCOUR.

Ah ! mon ami, vous me vaincrez donc toujours.

DOLBAN.

Vous verrez qu'il vaut mieux être mon neveu que mon adversaire. Convenez que vous donniez là dans un grand travers : sans doute les femmes ont des défauts.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Pourtant les hommes d'âge en âge,
Les aiment et les aimeront :
Entre nous-même il est fort sage,
De les aimer comme elles sont :
Oui ! n'attendez pas que ces dames,
Soient sans défauts, je les connois :
Tenez, mon cher, elles sont femmes
A ne se corriger jamais.

DERCOUR.

Comme elles sont, elles valent bien qu'on les aime.

DOLBAN.

Et croyez que le bonheur qu'on goûte en ménage est le seul pur et vrai.

VAUDEVILLE.

Air : *du Vaudeville de l'île des femmes.*

DOLBAN.

L'homme qu'en toute chose on voit
Toujours d'accord avec lui-même,
Toujours sincère, simple et droit,
Voilà l'homme que chacun aime.
Mais combien n'est-il pas de gens
Qui changent à toute rencontre,
Et qui suivant les lieux, les temps,
Soutiennent le pour et le contre.

58

DERCOUR.

De Boileau, disciple imprudent,
Des femmes j'aimois à médire :
Mais contre leur pouvoir charmant,
Que peut une folle satyre ?
Voyez aussi comme l'amour
Se rit du dépit qu'on leur montre ;
Il sait que le cœur parle pour
Lorsque le cœur parle contre.

ELVIRE (*au Public.*)

Nous voyons les auteurs tremblans
Sur le sort d'un nouvel ouvrage
Quand les avis sont différens ;
Dès que le Public se partage :
Il n'en est pas ainsi ce soir,
Et sans craindre de malencontre,
Nous voudrions bien tous vous voir
Soutenir le pour et le contre.

FIN.

ERRATA.

Page 41. Ajoutez au mot *Air*, qui précède le premier couplet ; ceux-ci : *du Citoyen* V*ACHER*.